

## ***Entrer par le jeu, entrer par les lieux. Intimité et modalités d'accès aux pratiques vidéoludiques de personnes précaires dans un bar gaming***

**Lorraine Gehl**, Doctorante

Université Toulouse 2 Jean Jaurès, France

### **Résumé**

Cet article explore les enjeux méthodologiques d'une immersion dans un bar de jeux vidéo, menée dans le cadre d'une enquête doctorale portant sur des joueurs et joueuses en situation de précarité rencontrés dans le Finistère et en Haute-Garonne (France). Leurs pratiques, encore peu étudiées, sont ici saisies dans la continuité des espaces publics et privés : du bar au domicile et jusqu'au moment de jeu face à l'écran, il s'agit surtout d'accéder à l'intimité des joueurs et joueuses afin de pouvoir resituer le jeu vidéo dans leur quotidien. L'article revient en particulier sur les dynamiques de proximité et de distance sociale qui ont modelé le rapport de l'enquêtrice au terrain et sur la façon dont elles ont joué (ou non) dans cet accès; il développe ensuite les grands traits d'un dispositif méthodologique formalisé à partir de ces premières expériences, à la fois multi-situé et protéiforme.

### **Mots clés**

PRÉCARITÉ, JEUX VIDÉO, ACCÈS, DÉMARCHE INDUCTIVE, ESPACES LOCALISÉS

### **Introduction**

En octobre 2022, je débute une thèse de sociologie consacrée aux joueurs et joueuses de jeux vidéo en situation de précarité. Je souhaite rencontrer ces publics au moyen d'une enquête qualitative, lancée à la même période avec un séjour ethnographique en Bretagne. Le recrutement des enquêtés et enquêtées se fonde sur deux définitions : celle du joueur/de la joueuse, et celle de la précarité. Dans le premier cas, je m'appuie sur l'existence de pratiques vidéoludiques – qu'elles soient mentionnées ou directement attestées. Au-delà de l'identité de « *gamer* » ou « *gameuse* » et de potentiels critères d'intensité, de fréquence ou de type de jeux qui s'y attachent, j'approche ainsi les enquêtés et enquêtées avant tout comme des « personne[s] qui joue[nt] » (Zabban, 2012, p. 163). Quant à la précarité, elle est d'abord comprise dans ses aspects financiers et professionnels (Paugam, 1991), ce qui m'a servi à délimiter les profils enquêtés, avant d'être étendue à tous les domaines de la vie qu'elle affecte (Bresson, 2020). Je prends notamment en compte les effets des rapports sociaux inégalitaires – de genre, de classe,

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 30 – pp. 101-115.

L'ACCÈS AU TERRAIN DE RECHERCHE : NÉGOCIATION, IMMERSION ET SORTIE

ISBN 978-2-925374-29-9- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2025 Association pour la recherche qualitative

de race, ou encore validistes – veillant ainsi à ne pas les euphémiser par l’usage de cette notion (Lees, 2014).

Ce travail est d’abord motivé par un manque de données sur ces groupes sociaux, en particulier dans la littérature consacrée aux jeux vidéo. À quelques exceptions près (Bruno, 1993; Vétel, 2018), peu d’enquêtes ethnographiques s’intéressent en effet à l’« approvisionnement » des pratiques vidéoludiques (Ter Minassian et al., 2021, p. 116), c’est-à-dire à la manière dont ce loisir, très diffusé mais néanmoins coûteux<sup>1</sup>, peut être équipé à la fois en matériel (consoles, jeux, accessoires, voire espace disponible), en temps, ou encore en compétences. Le jeu vidéo exige ainsi des ressources matérielles et symboliques, et en dépit de sa diffusion massive à l’ensemble de la population, ces dernières ne sont pas également accessibles et mobilisables. Si, théoriquement, tout le monde joue, les façons de le faire diffèrent selon la position sociale et le mode de vie des joueurs et joueuses (Bruno, 1993), et ces réalités nécessitent d’autant plus d’être étudiées que les usages numériques des classes populaires sont régulièrement jugés moins compétents et par là, moins légitimes (Pasquier, 2018).

Pour accéder aux joueurs et joueuses en situation de précarité, je choisis de passer par des lieux de mise à disposition de matériel (vidéoludique, informatique), en tant que potentielle ressource de jeu pour elles et eux. Une dimension spatiale s’ajoute ainsi aux deux pôles de ma recherche (jeux vidéo, précarité) et là encore, si la littérature documente abondamment certains aspects de celle-ci – par exemple jeux vidéo et espaces (Ter Minassian, 2016), ou territoires et inégalités (Launay, 2014) – elle prend rarement les trois dimensions ensemble. Pour documenter les pratiques des joueurs et joueuses en situation de précarité, il m’apparaît fondamental d’investir leurs modes de vie depuis les lieux où je les rencontre et au-delà. Je m’inscris ainsi dans le sillage de l’enquête collective LUDESPACE (Ter Minassian et al., 2021), qui, depuis 2014, étudie les pratiques ordinaires du jeu vidéo – c’est-à-dire non expertes ni spectaculaires, à l’inverse de ce qui était alors prioritairement étudié (Pasquier, 2018) – ainsi que leur inscription dans le quotidien des personnes rencontrées. Mon travail reprend ces intentions dans des contextes cette fois contraints par la précarité, et dans une démarche qui articule plusieurs échelles d’observation : du public au privé, des lieux enquêtés aux domiciles des personnes rencontrées, en étant guidée par le suivi des pratiques vidéoludiques.

Ce travail ethnographique implique de pouvoir accéder à plusieurs sphères d’intimité, qu’il s’agisse de ces différents espaces, d’activités quotidiennes, ou de moments de jeu face à l’écran. Dans chacun de ces contextes, il faut négocier ma présence pour espérer la déployer ensuite sur le temps de l’enquête, selon les possibilités offertes par les personnes rencontrées et la confiance qu’elles voudront m’accorder. Or la possibilité même de cette confiance dépend en partie de ce que ma propre posture véhicule, c’est-à-dire à la fois mes caractéristiques sociales (une femme blanche, *queer*,

diplômée) et mon rapport à mes objets de recherche (jeux vidéo, précarité). Ce dernier se révèle pourtant d'emblée ambivalent. D'une part, ma trajectoire vidéoludique témoigne d'un parcours classique de *gameuse* (Soler-Benonie, 2019), dans la mesure où, joueuse avérée dans l'enfance, j'ai été confrontée ensuite au manque de relais social pour entretenir cette pratique du côté des groupes de filles à l'adolescence (Soler-Benonie, 2019), puis à l'incapacité de renouveler mes équipements numériques. Interrompue et non experte, ma pratique aujourd'hui en pointillés se distingue alors souvent de celle des personnes rencontrées, et surtout de l'activité intensive qu'ils et elles supposent chez moi. Quant à la précarité, si je suis moi-même issue d'un milieu populaire et rural, le contrat doctoral dont je bénéficie me place culturellement et économiquement dans une posture d'ascension sociale qui contraste avec les positions des personnes rencontrées, et accentue l'asymétrie déjà caractéristique des relations d'enquête, d'autant plus dans le cadre d'une recherche auprès d'individus des classes populaires (Mauger & Pouly, 2019). Comment appréhender méthodologiquement cette ambivalence, entre proximité et distance sociale, afin d'accéder à l'intimité des personnes précaires qui jouent, en particulier lors de la phase sensible de l'entrée sur le terrain? Dans quelle mesure les difficultés, aléas et reconfigurations qui jalonnent cette période peuvent-elles ici devenir des instruments de connaissance (Weber, 1989)?

Cette recherche réunit seize personnes vivant entre deux zones, respectivement du Finistère et de Haute-Garonne en France, et aux positions sociales différenciées en termes d'âge (entre 16 et 59 ans), de genre (hommes cisgenres, femmes et minorités de genre) et de race (personnes blanches et non blanches). La majorité appartient aux classes populaires et tous et toutes vivent (ou ont vécu) une situation de précarité. Dans cet article, j'analyse deux aspects qui ont structuré mon accès à l'intimité de ces joueurs et joueuses au moment de l'entrée sur le terrain : les dynamiques de proximité et de distance sociales qui m'ont permis (ou non) d'enquêter auprès d'elles et eux, et comment elles m'ont amenée ensuite à reconfigurer ma méthodologie pour en faire un dispositif protéiforme et multi-situé. Je concentre par ailleurs mon propos autour de l'étude d'un bar de jeux vidéo dans le Finistère, lieu clé de l'enquête qui a fortement nourri ces analyses.

### **Naviguer entre proximité et distance sociale pour ouvrir le terrain**

Les défis qui caractérisent toute entrée sur le terrain pour un ou une ethnographe se sont révélés, dans mon cas, avoir largement trait à la manière dont la proximité et la distance sociale se croisaient, s'alternaient ou s'opposaient sur le terrain. Un premier travail réflexif en situation a donc consisté à prendre conscience de ces dynamiques pour en faire de potentiels leviers dans l'accès aux modes de vie qui m'intéressaient.

#### ***Un territoire familier, mais un terrain miné? Revenue avec une nouvelle posture***

Ce travail s'est principalement opéré dans le cadre de mon immersion, dans un bar *gaming*, lancée dès le début de mon enquête en Bretagne. Implanté depuis dix ans dans

le quartier Santel de la ville de Jamérac<sup>2</sup>, celui-ci est passé de « phare dans la nuit » (Extrait Journal de Terrain, 10 juillet 2023) – autrement dit une structure active, mais isolée – à établissement au cœur d’une dynamique locale renouvelée, portée entre autres par les rachats de locaux alentours du patron. Fréquenté en grande partie par un public de proximité, aux origines sociales variées et principalement blanc et masculin, le bar met à disposition du matériel vidéoludique sur trois niveaux – mezzanine avec bornes d’arcades, rez-de-chaussée avec consoles (Nintendo Switch, PS4) et sous-sol avec ordinateurs *gaming* – utilisé autant par des joueurs et joueuses assidus que dans le cadre d’activités plus détendues. S’y organisent également des soirées à thème, entre jeux vidéo et jeux de bar (poker, karaoké, ou tournois du jeu d’arène en ligne *League of Legends*).

Mon arrivée dans cet endroit est marquée par la construction de ma posture d’enquêtrice, qui m’apparaît alors comme un empilement de plusieurs ambivalences faisant de moi à la fois une « *insider* » et une « *outsider* » de mon sujet. À l’ambivalence de mon lien à la précarité et aux jeux vidéo, décrite plus tôt, s’ajoute en effet celle de mon rapport à la ville et à ce bar en particulier. Mon choix d’y enquêter n’est pas un hasard, et cette arrivée est en réalité plutôt un retour, puisqu’ayant vécu moi-même un an dans cette ville avant mon doctorat, j’avais déjà pu l’identifier comme un lieu à investir. Là où j’étais auparavant une cliente – et même une voisine –, je dois à présent m’établir en tant qu’enquêtrice. Un premier enjeu consiste alors à assurer cette transition en composant avec d’un côté, une proximité relationnelle et biographique, et de l’autre, une nouvelle posture universitaire exigeant un certain recul sur place – souligné par ma présence désormais ponctuelle et entrecoupée. L’entrée sur le terrain cristallise ainsi des questionnements sur la proximité et la distance que j’expérimente par ma position et ma trajectoire sociales – une femme blanche, *queer* et appartenant au pôle culturel des classes supérieures, plus vraiment joueuse de jeux vidéo et ancienne habitante du quartier enquêté –, et par ce que provoque l’enquête doctorale – éloignement relatif de la précarité financière, reconfiguration de mon rapport à la ville et au bar.

### ***Naviguer entre proximité de classe et distance de genre***

Ces effets de proximité et de distance ne constituent alors pas seulement les éléments d’une analyse réflexive ultérieure : ils sont de véritables enjeux d’accès à mon terrain. La nécessité de créer et d’entretenir la proximité là où elle est possible se fait rapidement sentir – et les caractéristiques du lieu modèlent grandement mes choix. L’ancrage territorial du bar *gaming*, fréquemment décrit par les clients et clientes comme un « écosystème » avec ses « histoires » parfois conflictuelles, ses générations d’habités et habitées – en bref, avec ses sociabilités resserrées qui en font un lieu central au sein de cet espace social localisé (Laferté, 2014) et urbain – joue un rôle particulièrement important en ce sens.

L'interconnaissance très visible sur place m'a en effet confrontée d'emblée à des groupes, et en particulier pour le cas qui m'intéressait, les groupes d'hommes cisgenres de classes populaires. Selon une démarche inductive, je me suis rapidement projetée dans une volonté de « faire partie de la bande » (Coquart, 2019, p. 159), c'est-à-dire ici de m'intégrer le plus possible à ces cercles sociaux du bar – en m'appuyant explicitement sur le lieu et son ambiance, dans laquelle il s'agissait de se fondre par une présence longue et régulière. Mon deuxième soir sur le terrain, le 25 octobre 2022, témoigne de ma tentative en ce sens. Après un premier soir passé dans une posture d'observatrice au sous-sol du bar, je décide de rejoindre deux hommes au comptoir du rez-de-chaussée; je les connaissais déjà vaguement, et les avais repérés comme enquêtés potentiels. Âgés de 26 et 31 ans, habitués du lieu, ils savent également que je viens enquêter sur place. Ce soir-là, « faire partie de la bande » tient à un ensemble d'actions qui accompagnent la conversation toute la soirée, telles que boire (et accepter les verres), rire avec eux, partager des cigarettes, et participer à des parties de jeux vidéo entre deux bières. Au fil des heures cependant, la tournure des interactions change légèrement, en particulier avec l'un des deux hommes en question, jusqu'à se terminer, à la suite de plusieurs parties sur un jeu de combat plutôt humoristique, sur une demande de sa part de m'embrasser. Je refuse maladroitement, en essayant de ne pas le braquer; il n'a heureusement pas l'air offensé et ce point me sera confirmé dès la rencontre suivante au bar par ses excuses (EJT, 25 octobre 2022).

Si la soirée en question s'est donc terminée sans que cet événement ne provoque de crispation, voire de conflit, et que j'en ai retiré nombre d'éléments intéressants pour mon enquête, elle m'a aussi mise face à des enjeux à prendre en compte sur le temps long en termes de rapports de genre. En effet, comme je l'expérimente alors, jouer sur la proximité dans un bar, où beaucoup des enquêtés sont des hommes cisgenres, blancs, où circule l'alcool et où l'ambiance est relâchée et/ou festive, signifie devoir désamorcer en permanence de potentiels scripts sexuels cachés (Bozon & Giami, 1999; Clair, 2016), puisque l'intérêt relatif à la posture de sociologue s'articule à ces rapports de domination et que, pour activer ce levier de proximité sociale, je me montre à la fois très sympathique, à l'écoute et compréhensive<sup>3</sup>, y compris quand les discours me heurtent personnellement (Perrin, 2023). Ce cas se présente en particulier avec un des deux hommes, que je reverrai par ailleurs pour mon enquête, et dont les positions sur les rapports de genre et le féminisme sont opposées aux miennes – ses blagues s'avèrent ainsi régulièrement sexistes, ou laissent entendre une forme de mépris pour des mouvements féministes contemporains. Sans être dirigées explicitement contre moi – car je me garde de manifester mon désaccord avec ses propos –, ces interactions me mettent invariablement mal à l'aise. Ainsi, même sans être face à une masculinité hégémonique (Connell, 2014) se pose alors l'enjeu de ne pas aimer ses enquêtés (Avanza, 2008). Or, s'il peut être surmonté, celui-ci est difficilement occultable lorsqu'il s'agit à la fois de s'intégrer pleinement à une bande – si tant est que cela soit possible

pour moi en tant que femme – et que la possibilité permanente d’un « script sexuel caché » est renforcée par ce mode d’approche. Ce soir-là, je comprends très vite que le contexte est propice à déclencher des interactions de drague, de *flirt*, de la part de potentiels enquêtés, créant des conditions délicates dans ce milieu d’interconnaissance forte, et entre lesquelles je dois naviguer sans y être réellement préparée<sup>4</sup>. Ponctuelles et non insistantes, ces interactions n’ont heureusement jamais remis en question mon accès au terrain – mais au moment de ce premier séjour, il est difficile pour moi d’en être assurée.

Ces expériences m’ont fait d’emblée repenser mon approche, dans la mesure où à l’issue de cette soirée par exemple, je n’imagine plus proposer à terme de passer quelques jours chez les hommes en question – partager le quotidien domestique des personnes rencontrées étant, à l’origine, une de mes ambitions d’enquête principales, j’y reviendrai. Ici, une méthode dont l’intention était de jouer sur les éléments de proximité – surtout les connivences potentielles de classe – s’est retrouvée mêlée à une distance de genre irréductible.

#### *Quand certaines portes restent fermées*

Parfois, les compétences relationnelles de terrain que je m’efforçais de développer en situation ne suffisaient pas à me garantir l’accès aux personnes concernées, révélant d’autres formes de rapports sociaux à prendre en compte. L’accès aux domiciles illustre tout particulièrement cette problématique, puisqu’il représente la sphère d’intimité à laquelle je souhaitais le plus accéder, incontournable dans une volonté de restituer des modes de vie – c’est-à-dire de documenter au mieux à la fois les pratiques de subsistance et vidéoludiques dans leurs prolongements entre lieux publics et domestiques. Pour y parvenir, je souhaitais non seulement accéder aux lieux de vie, mais y passer du temps, des jours même, car j’étais déjà convaincue de la pertinence de cette démarche à la fois pour saisir l’organisation domestique et économique des personnes rencontrées, et pour faciliter l’observation participante, qui offre une perspective précieuse sur les modes de vie rencontrés (Hugues, 2024). L’idéal était pour moi d’être hébergée par les personnes concernées, sauf que, déjà délicat en soi, l’entrée dans le logement est doublée dans mon enquête d’un rapport ambivalent au « chez soi » (Agnoux, 2022), voire d’importantes instabilités résidentielles pour la quasi-totalité d’entre elles. Certaines ne disposent pas d’un logement à proprement parler : ils et elles vivent chez un parent et/ou avec plusieurs membres d’une famille (par exemple, une sœur elle-même mariée et avec deux enfants en bas âge pour un jeune enquêté de vingt ans), ou chez un ou une amie, rendant l’invitation d’une ethnographe difficile à négocier.

Par ailleurs, même lorsque les personnes enquêtées ont un domicile personnel, cela ne garantit en rien leur aisance – notamment matérielle – à m’accueillir. En témoigne le cas de Jinx et Pucca, deux femmes blanches de 26 et 25 ans chez qui, grâce à une importante proximité sociale (de genre, de classe) et la relation plus amicale qui

en a découlé, j'ai pu passer plusieurs jours de suite à diverses reprises – en tout cas, à partir de l'automne 2022, lorsqu'elles déménagent dans un nouvel appartement. Jusque-là, elles vivaient à deux et avec un grand chien dans un appartement d'une pièce envahi par les moisissures et l'humidité, loué par Jinx, et dans lequel elle a accepté d'accueillir Pucca. À partir de février 2023, leurs ressources mutualisées leur permettent de déménager dans un appartement plus spacieux. Cependant, l'équilibre budgétaire quotidien n'en est pas forcément rendu plus facile à tenir, et leurs situations professionnelles restent instables (chômage pour l'une, contrat court à temps partiel pour l'autre, en plus de retards de versements des aides sociales). Ma présence est motivée par leur hospitalité et nos affinités au-delà de la relation d'enquête; mais cela ne suffit pas à compenser leur manque de ressources matérielles pour me recevoir comme elles le souhaitent. Ainsi, Jinx me demande en amont de mon arrivée, en octobre 2023, d'apporter une couverture et de la nourriture, car elles n'ont pas de quoi mettre le chauffage (qui a alors augmenté) et que leur budget alimentation est également serré – je découvre à ce moment-là qu'elles dépannent aussi une amie qui dort sur un matelas au salon. De fait, je participe déjà aux dépenses de manière informelle à chaque séjour en proposant de payer tout ou une partie des courses, et à l'occasion de cette demande, j'amènerai plusieurs plaids neufs que je leur laisserai ensuite.

Dans d'autres cas, la possibilité de m'inviter au domicile est esquivée par des justifications qui n'ont plus forcément à voir avec les caractéristiques concrètes du logement. L'appartement est « en bordel » (Jacques, 50 ans, intérimaire), ou, dans le cas de Charlotte (30 ans, sans emploi, activités au noir au bar *gaming*), recevoir d'autres présences lui est rendu difficile du fait de troubles obsessionnels compulsifs (TOC) touchant en particulier aux contaminations et microbes extérieurs. Enfin, Jérôme (54 ans, fonctionnaire à la mairie de Jamérac) est plutôt l'exemple de la façon dont l'accès au domicile peut toujours être renégocié. Jérôme m'a spontanément invitée chez lui pour notre premier entretien programmé – cependant cela n'a plus jamais été le cas par la suite. D'abord, un décès dans sa famille semblait avoir affecté son rapport à son appartement, comme imprégné des émotions de deuil. Ensuite, il a systématisé le déplacement de nos rencontres dans un café du centre-ville.

Ces expériences d'enquête disent toutes quelque chose de la vie des personnes concernées. Autour du logement se croisent un ensemble de problématiques relevant d'empêchements matériels propres à leur situation de précarité (elles n'ont pas l'espace et les ressources disponibles pour accueillir, encore moins durablement) et de conditions sociales, émotionnelles et psychologiques qui ferment (ou préservent) d'autant plus l'intime que représente le « chez soi » aux regards extérieurs. Par conséquent, si ce seuil ne peut pas être franchi, c'est qu'il paraît même déplacé de chercher à le faire plutôt que de traiter l'information comme un résultat : celui de l'instabilité résidentielle des joueurs et joueuses précaires rencontrées.

L'entrée sur le terrain s'est donc en partie caractérisée par une expérience ambivalente dans le cas précis de la Bretagne et du bar *gaming*, où il s'agissait dans une certaine mesure d'une « entrée en milieu familial » (Roux, 2022, p. 25). À travers l'objectivation de ma propre posture située s'est posée la question de la proximité et de la distance sociales entretenues aux lieux et aux personnes rencontrées, avec la possibilité méthodologique d'investir certains rapprochements pour accéder aux modes de vie des joueurs et joueuses précarisés. S'il s'est effectivement avéré que l'apprentissage de compétences de terrain, principalement relationnelles, m'a permis d'ouvrir des espaces divers (des différentes structures enquêtées aux domiciles ou aux espaces publics de jeux), il a fallu également se servir de ces expériences et constats pour dessiner plus formellement les contours de ma méthodologie.

### **Ré-adapter les seuils d'intimité, prémisses d'un dispositif méthodologique**

L'ensemble de ce travail inductif m'a amenée à actualiser en permanence ma posture et mes choix méthodologiques. Plus globalement, c'est la façon d'appréhender l'intimité et ce que j'entendais par là (notamment, le fait de calquer l'accès à l'intimité et l'accès au domicile) qu'il a fallu reconfigurer, pour être au plus près de la réalité des personnes rencontrées.

### ***Protéiforme et informel, mais pas sans forme***

S'adapter aux diverses réalités de terrain dans le contexte décrit a signifié à la fois s'éloigner de certains codes universitaires, et naviguer entre des façons différenciées d'investir la relation d'enquête – c'est ce que l'on va explorer ici en tant qu'élément central de ma méthodologie.

L'enquête s'intéresse en effet aux fractions basses du monde social, c'est-à-dire à des personnes dont les dispositions sociales sont plus susceptibles d'être en décalage avec les attendus du monde universitaire, à savoir la culture de l'écrit, et surtout l'exercice de l'entretien formalisé dans ce qu'il exige d'introspection et de mise en récit de soi (Schwartz, 2011). Ces éléments composent alors la toile de fond de la relation d'enquête, rendant sa construction peu envisageable à partir d'une posture purement académique, normative.

J'ai fait l'apprentissage de ces constats notamment auprès de Maxime, un jeune homme blanc, cisgenre, de 28 ans, sans activité professionnelle et originaire de Jamérac où il vit toujours avec sa mère, sa sœur et son chien. Il combine à la fois des expériences relationnelles difficiles au collège et au lycée, et une distance au monde scolaire qu'il résume en expliquant qu'il n'« aime pas ça de base » et qu'il « préfère être dehors » (EJT 24 janvier 2023) (Lahire, 1993; Willis, 2011). Par conséquent, il se dirige plutôt vers des formations professionnalisantes et obtient un Certificat d'Aptitude Professionnelle (CAP) de paysagiste avant sa majorité. Habitué du bar *gaming*, bien connu sur place pour son caractère sociable, mais aussi ses sollicitations fréquentes des clients et clientes pour lui dépanner une cigarette ou de la monnaie, je l'y rencontre en janvier 2023. C'est

mon deuxième séjour de terrain, qui suit donc directement les premières expériences décrites plus tôt. Je décide par conséquent de lui donner rendez-vous pour un entretien dans un autre lieu public afin de désamorcer d'emblée le script sexuel (Clair, 2016) potentiel. S'il accepte de me répondre, l'expérience le met visiblement mal à l'aise. Pendant l'entretien, il fait plusieurs remarques à propos de la situation : « Je suis vraiment pas habitué aux interviews comme ça moi ! » et, lorsque la conversation avance, il se réjouit que je sois « un peu moins en mode journaliste TF1<sup>5</sup> là (...) » (EJT, 24 janvier 2023). Par la suite, il ne manquera pas de me rappeler cette situation sur le ton de l'humour à chaque rencontre. La formalisation de l'entretien alors qu'on ne se connaissait justement pas personnellement – pour reprendre ici ses explications –, mais aussi le fait de l'avoir sorti d'un espace familial, auraient largement pu jouer en ma défaveur, bien qu'étant des choix motivés par des enjeux de genre sur le terrain.

Si les personnes de mon enquête partagent en grande majorité ces dispositions par rapport à la scolarité, chacun et chacune se positionne différemment quant à ce que la relation d'enquête peut renvoyer à ce sujet. Si chez Maxime, le fait de tourner en dérision le contexte que je mets en place traduit son malaise, d'autres personnes rencontrées ont vu dans l'exercice une forme d'échange différente, potentiellement une reprise de pouvoir symbolique sur la situation (Mauger & Pouly, 2019), et l'ont donc investie plus intensément. C'est le cas de Jérôme, évoqué plus tôt. Joueur qui se considère « addict » depuis sa jeunesse – terme qu'il appose également à d'autres de ses pratiques et en particulier sa consommation de drogue –, il abandonne tôt l'école et se consacre plus volontiers à des formations manuelles, se plongeant en parallèle dans la vie professionnelle et notamment dans le secteur du jardinage, qu'il effectue pour différentes structures, dont la mairie où il travaille désormais au service d'entretien des sanitaires publics. À l'inverse de Maxime, Jérôme investit dès notre rencontre la relation d'enquête, au motif qu'elle l'intéresse personnellement et pour les conclusions qu'il pourra en tirer pour lui-même. Il considère nos entrevues comme des séances de travail commun, soulignant quand nous avons « bien avancé » et exprimant cycliquement des demandes à mon égard : un échéancier de nos séances, mes objectifs de recherche, ou encore l'envoi à l'avance de questions pour lui permettre d'y réfléchir, ainsi que plus globalement des précisions et informations sur la discipline sociologique. Entre octobre 2023 et janvier 2024, il accepte de remplir des emplois du temps hebdomadaires pré-imprimés pour y noter ses horaires de jeu – il est l'une des seules personnes à qui je parviens à le proposer, et la seule à s'y engager. Il couvre ainsi mes huit semaines d'absence, et se montre d'autant plus satisfait lorsque je souligne son investissement pour le remercier qu'il se rappelle ne pas avoir été un « bon élève dans [s]a vie » (EJT, 3 novembre 2023).

Il apparaît fondamental que ma méthodologie puisse se nourrir d'expériences aussi diverses qui, par ailleurs, m'ont fait assumer des rôles multiples sur les terrains et dans mes relations d'enquête. Il s'agit donc avant tout d'opérer depuis des points

d'observation multi-situés et de laisser de la place à l'informel, non pas entendu comme l'inverse de toute formalité dans l'ethnographie, mais comme une adaptation protéiforme dont le résultat est de ne pas recueillir les mêmes matériaux pour tout le monde. Par conséquent, il est vite devenu tout aussi important de questionner mon appréhension de l'intimité à laquelle je souhaitais accéder, c'est-à-dire, à quels espaces et temporalités elle correspondait, et qui ne soit pas systématiquement associés au logement.

**« C'est la maison » : investir domestiquement des lieux publics?**

Les espaces enquêtés ne sont pas que des contextes de recrutement et se distinguent par les rôles multiples qu'ils revêtent dans la vie des personnes concernées. Le bar *gaming* en est un exemple représentatif, surtout quand il est fréquenté régulièrement, voire quasiment quotidiennement par ces dernières : suivre leurs moments sur place est alors un moyen d'accéder à un espace familial qui, pour certains et certaines, est même perçu comme une extension du « chez soi » qui peut être investi de façon domestique malgré un statut de lieu public. Charlotte, citée précédemment, dont le domicile m'est resté fermé, considère ainsi que le bar, « c'est la maison » (EJT, 28 octobre 2022). En plus de vivre juste en face et d'y passer plusieurs fois par semaine, elle a sa place sur le côté et parfois derrière le comptoir, connaît et salue quasiment tout le monde et aide régulièrement au ménage. En termes méthodologiques, le bar *gaming* devient alors un lieu propice aux entretiens informels, tout particulièrement auprès des personnes qui me sont le moins accessibles et/ou en complément de moments interpersonnels. Si Charlotte a accepté de me voir individuellement à chacun de mes passages, elle se livre ainsi d'une autre manière lorsque nous discutons dans le cadre du bar et y passons des soirées – les entretiens en question deviennent alors ethnographiques (Beaud, 1996) et les propos s'articulent aux actions qu'elle y mène, qu'il s'agisse d'animer un karaoké, servir au comptoir ou faire une partie du jeu de combat Tekken sur une console du rez-de-chaussée.

Il en va de même avec Samuel, un homme blanc cisgenre de 32 ans qui, lui, m'est resté particulièrement peu accessible. Aujourd'hui à la tête de son auto-entreprise de travaux manuels, il est depuis des années investi dans l'entretien et l'aide au bar *gaming*. Il participe à un grand nombre de ses activités, et à cette période, il vient notamment de rendre son appartement et de s'installer chez le gérant, juste au-dessus du local. Nous menons à proprement parler un unique entretien en avril 2023, mais celui-ci reflète l'intégration multiple de Samuel dans la structure par la manière dont il me mène d'espace en espace : nous commençons d'abord sur la terrasse du café d'en face (qui appartient au même patron), puis continuons au sous-sol du bar *gaming* pour qu'il puisse mener une quête quotidienne dans son jeu favori, avant de revenir en terrasse (EJT 27 avril 2023). Ces déplacements sont entrecoupés de fréquentes interactions avec les autres clients et clientes qui nous amènent un temps à stationner sur le trottoir entre les

établissements, ou à intégrer progressivement des gens à notre conversation – d'abord au rythme de leurs allées et venues, et finalement, plus durablement à une table de la terrasse. Or, comme le note Pierre Gilbert (2012), ce genre de situation d'enquête témoigne d'un ensemble d'actions qui ne sont que difficilement saisies par la technique de l'entretien : « l'activité principale », ici passer au bar, « masque de nombreuses micro-activités annexes consistant à entretenir les sociabilités locales » (p. 72). Dans ce cas précis, en plus des sociabilités, Samuel a également entretenu son rapport aux jeux vidéo. Au final, suivre ces mouvements et interactions m'a permis d'avoir un aperçu plus juste de son quotidien que ne l'aurait fait l'exercice de l'entretien, auquel il avait par ailleurs du mal à se prêter. Tous et toutes les participants et participantes rencontrés au bar m'ont, à un moment ou à un autre, accordé des entretiens informels dans ce cadre. Ces rencontres répétées sur la durée de l'enquête et ancrées spatialement m'ont ainsi permis de reconstituer des fragments de leur quotidien.

Accéder pleinement à un lieu et la ressource méthodologique qu'il représente – c'est-à-dire établir une légitimité à s'y trouver, à y rester, à observer et discuter avec les personnes qui le fréquentent et y sont attachées – est donc devenu une manière d'entrer dans l'intimité de ces dernières. Ainsi dans mon enquête, il s'agit aussi simplement d'être là, de « traîner » à la manière dont danah boyd (2016) traîne avec les adolescents et adolescentes pour comprendre leurs vies numériques stigmatisées par les adultes. Sans chercher à s'intégrer pleinement aux sociabilités locales, ni par là à franchir l'infranchissable, il a donc été question dès le début de l'enquête de faire le deuil de l'enquête que je voulais faire, pour suivre ce que les gens font réellement.

## Conclusion

L'enquête ethnographique immersive exige de surmonter un nombre important et constant de défis méthodologiques, particulièrement cristallisés dans la phase d'entrée sur le terrain. Entre négociations et ajustements, mon approche inductive et ma volonté d'entrer dans le quotidien des personnes rencontrées ont été largement reconfigurées par la réalité du terrain. Ma propre position sociale et ma trajectoire ont ainsi représenté un premier enjeu pour ma posture sur un terrain en partie familier. Si cette familiarité a facilité mon immersion, elle m'a fait prendre conscience des proximités et distances sociales que je pouvais entretenir avec les personnes rencontrées, et mon désir de renforcer les premières m'a souvent révélé l'ampleur des secondes. Rapports sociaux inégalitaires de genre et de classe se sont ainsi constamment entrecroisés dans l'espace du bar *gaming* et des relations qui en ont découlé, rendant l'issue de certaines situations pendant ce moment charnière de l'enquête assez incertaine.

L'écart entre nos positions sociales s'est entremêlé à d'autres enjeux méthodologiques, notamment celui de l'accès aux domiciles, qui me sont parfois restés définitivement fermés. Plutôt qu'un échec de terrain, ces expériences ont au contraire constitué des voies d'accès pertinentes aux quotidiens et aux sphères d'intimité des

personnes concernées, certes plus loin de ce que je projetais à l'origine, mais plus proche de leurs réalités. L'approche par les lieux a été un recours précieux dans ce travail : ils constituent en effet un mode d'accès important à des publics marqués par les instabilités résidentielles, cela d'autant plus qu'ils peuvent être investis d'une dimension domestique. Plutôt qu'une succession de séjours dans les logements – qui aurait peut-être réduit les lieux choisis à des espaces de recrutement –, la réalité du terrain m'a amenée à une présence discontinue mais longue dans les lieux de l'enquête. Elle m'a permis de reconstituer des quotidiens qui, possiblement, me seraient restés sinon inaccessibles. Ce travail réflexif dans son ensemble m'a permis de dégager des premiers éléments d'un dispositif méthodologique capable d'articuler ces expériences multi-situées, et de les légitimer pour la suite de l'enquête ethnographique. Il faut cependant insister sur le fait que pour tirer pleinement (et sereinement) parti de tous ces procédés, et ainsi faire de la méthodologie un objet connaissance à part entière, le temps long, le temps d'abord flottant et inductif du travail ethnographique, est primordial (Lion, 2015; Schwartz, 2014). Il importe donc à ce titre de le préserver et de le défendre, en particulier dans un contexte de précarisation de la recherche (Bosvieux-Onyekwelu, 2023) et de son volet qualitatif.

## Notes

<sup>1</sup> Pour référence, dans le commerce, le prix actuel d'une console PlayStation 5 standard, sortie en 2020, est de 549,99 €; celui d'une Nintendo Switch 2017 se situe aux alentours de 300 €; et celui d'un jeu console neuf et récent est d'en moyenne 60 €.

<sup>2</sup> Les noms des villes, quartiers, ainsi que des personnes rencontrées, ont été modifiés pour en préserver l'anonymat. Pour donner une idée de taille, Jamérac compte environ 200 000 habitants et habitantes.

<sup>3</sup> À noter que le fait de travailler sur les jeux vidéo en tant que femme peut attirer une sympathie particulière auprès des hommes joueurs, entre connivence et potentielle fétichisation. Voir Soler-Benonie (2019) sur la place des femmes dans le jeu vidéo.

<sup>4</sup> Le collectif BADASSES travaille notamment à visibiliser ces enjeux de genre sur le terrain ethnographique : <https://badasses.hypotheses.org>

<sup>5</sup> Première chaîne télévisée française, privatisée en 1987.

## Références

- Agnoux, P. (2022). *Du côté de chez soi : l'entrée dans la vie adulte des femmes de classes populaires dans les espaces ruraux* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Bourgogne, France.

- Avanza, M. (2008). Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes"? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe. Dans A. Bensa, & D. Fassin (Éds), *Les politiques de l'enquête* (pp. 41-58). La Découverte.
- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique". *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 9(35), 226-257.
- Bosvieux-Onyekwelu, C. (2023). *Précarité générale. Témoignage d'un rescapé de l'Université*. Textuel
- boyd, d. (2016). *C'est compliqué. La vie numérique des adolescents*. C&F Éditions.
- Bozon, M., & Giami, A. (1999). Présentation de l'article de John Gagnon. *Actes de la recherche en sciences sociales*, (128), 68-72. [https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1999\\_num\\_128\\_1\\_3514](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1999_num_128_1_3514)
- Bresson, M. (2020). *Sociologie de la précarité*. Armand Colin.
- Bruno, P. (1993). *Les jeux vidéo*. Syros.
- Clair, I. (2016). La sexualité dans la relation d'enquête. *Revue française de sociologie*, 57(1), 45-70.
- Connell, R. W. (2014). *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Amsterdam Éditions.
- Coquart, B. (2019). *Ceux qui restent*. La Découverte.
- Gilbert, P. (2012). L'effet de légitimité résidentielle : un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités HLM. *Sociologie*, 3(1), 61-74.
- Hugues, F. (2024). *Débrouilles rurales. Les modestes économes au prisme de l'ethnographie et de l'ethnocomptabilité de leurs espaces domestiques* [Thèse de doctorat inédite]. EHESS/CEMS, France.
- Laferté, G. (2014). Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés. *Sociologie*, 5(4), 423-439.
- Lahire, B. (1993). *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de l'"échec scolaire" à l'école primaire*. Presses universitaires de Lyon.
- Launay, L. (2014). Les classes populaires racisées face à la domination dans les beaux quartiers de Paris. *Espaces et sociétés*, 156-157(1), 37-52.
- Lees, J. (2014). *Ethnographier la précarité énergétique : au-delà de l'action publique, des mises à l'épreuve de l'habiter* [Thèse de doctorat inédite]. EHESS, France.
- Lion, G. (2015). *Incertaines demeures. Enquête sur l'habitat précaire*. Bayard.
- Mauger, G., & Pouly, M.-P. (2019). Enquêter en milieu populaire. Une étude des échanges symboliques entre classes sociales. *Sociologie*, 10(1), 37-54.
- Pasquier, D. (2018). Classes populaires en ligne : des « oubliés » de la recherche? *Réseaux*, 208-209(2), 9-23.

- Paugam, S. (1991). *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté*. Presses universitaires de France.
- Perrin, R. (2023). L'ethnographie comme travail émotionnel : une enquête de terrain sur l'avortement. *Genèses*, 132(3), 97-115.
- Roux, N. (2022). *La précarité durable. Vivre en emploi discontinu*. Presses universitaires de France.
- Schwartz, O. (2011). Peut-on parler des classes populaires? *La vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes>
- Schwartz, O. (2014). L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme? Dans N. Anderson (Éd.), *Le Hobo. sociologie du sans-abri* (pp. 335-380). L'Harmattan.
- Soler-Benonie, J. (2019). "Être et (re)devenir une gameuse de jeux vidéo"» *trajectoires, épreuves et tensions de genre en terrain vidéoludique* [Thèse de doctorat inédite]. Université Toulouse 2 Jean Jaurès, France. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-02838672>
- Ter Minassian, H. (2016). *Space invaders: les pratiques de jeux vidéo dans les espaces domestiques*. *Annales de géographie*, 707(1), 51-73.
- Ter Minassian, H., Boutet, M., Berry, V., Colón de Carvajal, I., Coavoux, S., Gerber, D., Rufat, S., Triclot, M., & Zabban, V. (2021). *La fin du game? Les jeux vidéo au quotidien*. Presses universitaires François-Rabelais.
- Vétel, B. (2018). Les travailleurs pauvres du jeu vidéo. *Réseaux*, 208-209(2), 195-228.
- Weber, F. (1989). *Le travail à-côté : une ethnographie des perceptions*. Éditions de l'EHESS.
- Willis, P. (2011). *L'école des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*. Agone.
- Zabban, V. (2012). Retour sur les *game studies*. Comprendre et dépasser les approches formelles et culturelles du jeu vidéo. *Réseaux*, 3(173-174), 137-176.

Pour citer cet article :

Gehl, L. (2025). Entrer par le jeu, entrer par les lieux. Intimité et modalités d'accès aux pratiques vidéoludiques de personnes précaires dans un bar *gaming*. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (30), 101-115.

**Lorraine Gehl** est doctorante de sociologie au Laboratoire Interdisciplinaire Solidarité, Société, Territoires (LISSST) de l'Université Toulouse 2 Jean Jaurès depuis 2022. Elle a auparavant obtenu un Master à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, et son travail en anthropologie était consacré aux mouvements féministes et écologistes. Elle s'attache

*aujourd'hui à réinscrire les questions numériques dans les conditions matérielles d'existence et les rapports sociaux.*

Pour joindre l'autrice :  
lorraine.gehl@univ-tlse2.fr